

Anne de Pisseleu face à Diane de Poitiers : tous les coups sont permis

Maîtresse et conseillère de François I^{er}, Anne voit sa position menacée par Diane, la jeune favorite du dauphin Henri. Une guerre, longue et peu courtoise, éclate alors entre les deux duchesses... PAR FRANCK FERRAND



La « plus que reine »
Diane de Poitiers
(1499-1566) triomphe
définitivement d'Anne
de Pisseleu après le
couronnement d'Henri II,
en 1547. Elle aura été la
favorite du souverain
pendant plus de
vingt ans. Portrait de Diane,
musée d'Art de Bâle (Suisse).

BRIDGEMAN IMAGES

Certaines légendes ont la vie dure : chroniqueurs et romanciers continuent d'opposer Catherine de Médicis, épouse d'Henri II, à la grande dame adorée par ce roi depuis l'enfance : Diane de Brézé, duchesse de Valentinois, connue dans l'histoire sous le nom de Diane de Poitiers (1499-1566). En vérité, ces deux apparentes rivales, cousines par les La Tour d'Auvergne, partagent des intérêts communs : la favorite du prince Henri (dauphin en 1536, roi en 1547) s'accommode trop de sa parente pour espérer la voir remplacer par une princesse moins conciliante ; quant à Catherine, elle compte sur Diane pour discipliner son mari et le lui conserver.

Une haine qui divise la cour

La vraie rivale de Diane, c'est ailleurs qu'il faut aller la chercher : tout près de François I^{er}. Avant la catastrophe de Pavie (lire *Historia* n° 936), en 1525, le monarque avait pour favorite la comtesse de Châteaubriant. Évincée par la mère du roi, Louise de Savoie, pendant la captivité de son fils en Espagne, celle-ci a été remplacée dans le lit de François par la jeune, jolie et brillante Anne de Pisseleu, comtesse puis duchesse d'Étampes (1508-1580), « la plus savante des belles, la plus belle

des savantes». Avant même la mort de Louise, en 1531, une haine sourde oppose cette jeune favorite du roi vieillissant à la favorite vieillissante de son jeune cadet – il est probable, du reste, que cette rivalité ait commencé plus tôt, lors du retour des fils du roi de leurs geôles espagnoles. Ce qui est certain, c'est qu'elle polarise la cour de France et la scinde en deux partis.

Du côté de la duchesse d'Étampes, un cercle réformateur et humaniste, ouvert aux idées de la Réforme, et qui trouve dans l'amiral Chabot de Brion un champion efficace et ambitieux. Du côté de la duchesse de Valentinois – comme ses contemporains nomment Diane de Poitiers –, un parti plus traditionnel et conservateur, farouchement catholique, et qui redoute que l'entourage de François I^{er} ne fasse dévier la monarchie française; son chef de file est le connétable de Montmorency.

Le dernier mot est pour Diane

Ces deux factions prennent l'avantage à tour de rôle, au gré des foudrues du roi et des soubresauts diplomatiques; les partisans de la duchesse d'Étampes, favorables à la guerre contre le souverain «très catholique» Charles Quint, joueront les boutefeux; ceux de la duchesse de Valentinois essaieront, à chaque nouvelle phase du conflit, de rétablir la paix. Ainsi, les années passant, ce qui, au départ, était une querelle de coquetterie entre deux femmes d'influence va tendre à lézarder le pouvoir monarchique en son cœur; Anne, par haine envers Diane et son protecteur, le dauphin Henri, se met à transgresser les plus forts interdits. À l'été 1544, pour mettre en difficulté le dauphin devenu chef de guerre, elle est même accusée par certains d'avoir subtilisé le chiffre du roi, afin d'intimer au comte de Sancerre, défenseur de la place de Saint-Dizier, l'ordre crypté de capituler! Ce qu'il faudrait bien qualifier, si le fait est prouvé, de haute trahison...

Le dernier mot dans cette «guerre de dames», c'est Diane de Poitiers qui l'aura – par la force des choses et l'âge respectif des amants: quand meurt François I^{er}, le 31 mars 1547, et

qu'Henri II ceint la couronne, la favorite déchue est privée de ses bijoux, de ses prébendes, et dépouillée de ses propriétés – pour certaines, au profit de sa triomphatrice. Pire: on la restitue à son mari, Jean de Brosse, qui aura dix-sept ans pour lui faire amèrement regretter d'avoir bafoué son honneur. Puis, veuve pendant douze années, elle vivra effacée, retirée à Heilly, ayant pleinement épousé la foi protestante.

Diane sort donc victorieuse de cette longue rivalité – même si un épilogue malencontreux pour elle ne peut que modérer sa félicité. L'affaire a commencé quelque temps avant la mort du vieux roi. Un proche du dauphin Henri, le seigneur de La Châtaigneraie, ayant accusé le baron de Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Étampes, de turpitudes familiales – il a suggéré que Jarnac avait un faible pour sa propre belle-mère –, le baron a demandé réparation; piqué au vif, le dauphin propose de recourir, pour la première fois, depuis Saint Louis, au jugement de Dieu, par le biais d'un duel judiciaire. D'abord interdite par François I^{er}, cette ordalie est organisée en grande pompe dès le début du nouveau règne. L'issue paraît écrite, La Châtaigneraie, véritable colosse, ayant à affronter en Jarnac un adversaire fluide, faible. Il n'empêche: le 10 juillet 1547, la précision et la mobilité

de David auront raison, dans la lice, de la lourdeur statique de Goliath, dont vont être tranchés net les deux jarrets – c'est le fameux «coup de Jarnac». Humiliation publique pour Diane et Henri II, doublée d'une émeute populaire contre la «nouvelle cour»... Il est permis d'imaginer que, dans son triste exil, Anne aura pris le temps de savourer cette revanche presque posthume sur l'arrogance de Diane. ▣



S. MARÉCHALLE/RMN-GRAND PALAIS

La «plus belle des savantes» Anne de Pisseleu (1508-1580) fut la favorite de François I^{er} jusqu'à la mort de ce dernier. Puis fut simplement renvoyée auprès de son mari, Jean de Brosse.